

## CONDITIONS.

## ABONNEMENT :

Un an - - - - \$ 0.50

Six mois - - - 0.25

Un numéro - - . 10

L'abonnement est strictement payable d'avance.



## CONDITIONS.

## ANNONCES

Par ligne

Première insertion, 10c

Ins. subséquentes, 5c

Remise libérale aux annonceurs à long terme.

## JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRE

Le vrai peut qu'iquefois n'être pas "vrai sans blague." — ROUSSEAU

Vol. I.

H. BERTHELOT - - - Rédacteur.

No. 47.

## Feuilleton du "Canard."

## FRANZ LE MINEUR

## NOUVELLE IRLANDAISE.

(SUITE.)

Cependant le temps s'écoulait rapidement et l'on approchait du terme convenu. Un soir Katty demanda à Franz, s'il comptait être prêt au jour fixé.

Le mineur resta un instant silencieux.

— Je l'espère, répondit-il enfin, d'une voix tremblante ; je n'ai encore que la moitié de la somme, mais je tiens un filon, et si mes prévisions ne me trompent pas, j'aurai le reste d'un seul coup peut-être bien au-delà.

— Je prie chaque jour dit Katty en se retirant ; je vais prier de nouveau avec plus de ferveur. Demain, je ferai brûler deux gros cierges devant l'autel de la Vierge. Courage !

Enfin le jour convenu arriva. C'était à l'approche de l'hiver, et déjà les vents qui viennent de la mer, commençaient, comme de coutume, à souffler dans nos parages. Bien avant le lever du soleil, Franz avait gagné l'endroit où il travaillait quotidiennement. Depuis sa dernière entrevue avec Katty, il en était hélas ! au même point. Ses recherches n'avaient pas abouti. Chaque fois qu'il avait cru saisir le filon de quartz aurifère, dont son expérience et son instinct attestaient l'existence, il s'était heurté à des bancs de roche, à des couches de silex ou à des quartiers de granit qui avaient dérouté tous ses calculs, et qui semblaient se dresser devant lui, les uns après les autres, comme les gardiens implacables du trésor convoité.

Cependant, résolu à épuiser jusqu'à la dernière chance et à employer jusqu'à la dernière minute du temps accordé, il s'était mis à l'œuvre avec la première clarté du jour. Réunissant toute son énergie dans un suprême effort, il travaillait, sans relâche, de la pelle, de la pioche et de la pince, découvrant au fur et à mesure des vaines blanchâtres et vitreuses qui couraient dans la terre parsemée de quelques rapaillettes d'or.

Exténué de fatigue, haletant, le front baigné de sueur, il creusait

toujours. A la fin, ses forces l'abandonnèrent. Il fut obligé de s'arrêter quelques instants pour reprendre haleine. Mais son repos ne fut pas de longue durée, le souvenir de Katty ranima son courage, et d'un bras raidi, il saisit de nouveau ses outils. Il avait encore déblayé une nouvelle couche qui cachait sous elle le riche minerai, et il commençait à apercevoir les premiers rudiments d'une masse de quartz compacte et marbrée, lorsque subitement, la lumière du jour parut baisser. Il leva la tête avec inquiétude. De gros nuages noirs couraient à l'horizon, et s'avancèrent sur la montagne avec une rapidité vertigineuse. En même temps un vent de tempête commença à souffler, et des grondements sourds annonçaient qu'un orage venait de se former et allait éclater.

Le mineur se pencha tristement sur sa rude besogne.

— Tout est perdu murmura-t-il ; et sa pioche s'échappa de ses mains.

Alors, tout ce qu'il y avait en lui de force, de foi, de courage et d'espoir, s'évanouit sans transition, comme cette clarté du ciel qui, par une cruelle et dernière dérision, disparaissait avant le temps prévu. Accablé de douleur, il chancela et s'abattit lourdement sur le sol.

Lorsqu'il revint à lui, l'obscurité était complète. De rapides éclairs traversaient l'espace et illuminaient seuls les flancs de la montagne. Il se releva péniblement, et jeta un regard désolé du côté de la maison du vieil Owen. Celle-ci avait déjà plusieurs de ses fenêtres éclairées, et elle émergeait de l'ombre, comme un phare à travers les brumes furieuses d'un ouragan.

Tout à coup, une lumière se détacha de cette maison en traversant la rivière, s'avança vers la montagne. Malgré le vent qui sifflait avec rage, elle marchait sans que sa flamme oscillât et comme si elle défiait la colère des éléments. Bientôt elle devint plus distincte et parut s'engager dans la route sinuieuse qui conduisait à l'endroit où le mineur travaillait.

Celui-ci la regardait monter machinalement et avec une sorte de crainte superstitieuse. A chaque détour du chemin, ou lorsqu'un éclair brillant répandait sa lueur éblouissante, il la perdait de vue ; mais elle reparaisait aussitôt,

montant toujours et projetant chaque fois des rayons plus éclatants.

A la fin, elle parut à quelques pas de lui, et le jeune mineur ne put retenir un cri de surprise et d'effroi.

Katty était devant lui, tenant à la main une grosse lanterne qu'elle posa à terre.

La jeune fille était très pâle, les yeux étincelants et les lèvres tremblantes.

— Courage ! Franz, dit elle, courage ! nous avons encore trois heures devant nous. Reprenez la pioche. Je suis venue pour vous éclairer. Hâtez-vous ! et creusez là où je vous dirai ! cette nuit j'ai vu en rêve les entrailles de cette terre où vous travaillez avec tant de peine depuis si longtemps. Je sais où est l'or qu'elle cache. Tenez ! c'est là !

Et d'un geste inspiré, Katty désigna au mineur une anfractuosité, d'une nature granitique, qu'il avait négligée à cause de la dureté même de son apparence.

Le jeune homme saisit son outil d'un effort désespéré et se mit à attaquer le rocher. Des étincelles jaillissaient du fer, pendant que la foudre jetait dans l'espace ses traînées flamboyantes et ses roulements sonores.

— Hâtez-vous ! hâtez-vous ! ne cessait de répéter Katty, qui s'était assise sur une pierre et qui serrait contre sa poitrine, d'une main convulsive, sa mante autour de laquelle les rafales tournoyaient en gémissant.

Entre les coups de tonnerre, on n'entendait que le bruit cadencé de la pioche du mineur et les bouillonnements du torrent qui, au pied de la montagne, roulait ses eaux tumultueuses, grossies par l'orage.

Peu à peu les bras déjà fatigués du mineur se ralentissent, puis il s'arrêta tout à fait. Du reste, la pioche ne pouvait pénétrer plus avant dans les trous qu'il venait de creuser.

Alors il prit son lourd levier d'acier et le fit jouer dans les interstices du granit. Peine perdue ! le rocher resta inébranlable. Il essaya plusieurs fois, et en raidissant ses muscles jusqu'à les rompre, de soulever la masse inerte qui semblait les défier ; celle-ci ne remua pas.

Il retira l'instrument et le jeta à ses pieds avec colère, puis il se croisa les bras, et resta immobile, sombre.

— Francis, dit doucement Katty,

je ne vous ai jamais vu dans notre église. Croyez vous en Dieu ?

— Je n'y crois plus, répondit le jeune homme d'un ton farouche ;

Katty se joignit les mains et se laissa tomber à genoux.

— Je vais prier, dit-elle, pour qu'il vous pardonne ce blasphème, et qu'il vous donne la force d'accomplir votre tâche. Reprenez cet outil, et essayez encore. Essayez ! je le veux ! je vous le demande.

Subjugué par cette voix qui lui était si chère, le mineur ressaisit le levier, s'arc-bouta une dernière fois et tenta un suprême et furieux effort.

A ce moment un terrible éclair jaillit de la nue, et une flamme étincelante traversa le rocher comme une vrille de feu.

Sous son éblouissante clarté le mineur vit le bloc de granit rouler à côté de lui laissant à découvert une masse de quartz tout chargé de paillettes d'or.

En même temps une détonation formidable ébranla la montagne et étouffa le double cri de Katty et de Franz.

Puis tout retombe dans le silence et l'obscurité.

Le mineur un instant aveuglé et étourdi rouvrit ses yeux et se retourna vivement pour s'éclairer de la lanterne, tout éteint sombre derrière comme devant lui. La lanterne ne brillait plus.

Il appela Katty ! Katty ! rien ne répondit à sa voix.

Il s'avança en tâtonnant vers la pierre où la jeune fille était assise ; la pierre était vide ; il se retourna contre le rocher, le bloc de granit avait disparu et les rugosités tranchantes du quartz éraillaient ses mains, il n'avait pas rêvé !

(A CONTINUER.)

Après dîner, deux étrangers jugent à propos de faire une station dans un de ces établissements qui cachent pudiquement leur destination derrière une étiquette anglaise.

Combien vous dois je ? demande à la buraliste, en sortant, celui qui a la prétention de régaler l'autre.

— Trois sous, monsieur.

— Pour tous les deux.

— Non, par tête.

On demande à un homme à quoi servent les ballons ; il répondit :

— Les bas longs servent à réchauffer les grandes jambes.

LE CANARD

MONTREAL, 24 AOUT 1878.

UNE LETTRE DE M. DUFRESNE

M. Dufresne qui est sur le point de laisser Bytown nous écrit la lettre suivante qu'il date des townships de l'Est où il est allé passer quelques jours.

Mon cher CANARD,

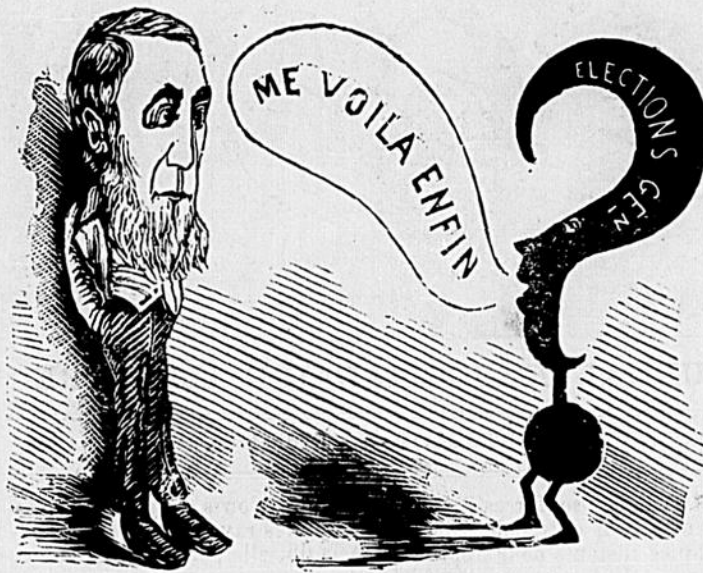
Les affaires vont si mal en Canada que j'en pars dans quelques semaines pour les vieux pays. Mac et Johnny sont en train d'embrouiller les choses au point qu'il n'y a plus à s'y comprendre.

Je n'ai aucun chagrin de quitter le Canada. Je pars plus pauvre que jamais. Les fricots que j'ai donnés aux gens de Bytown m'ont coûté de l'argent joliment. Qu'importe en partant j'ai la satisfaction de savoir que je serai remplacé par un autre Canadien nommé Delorme qui est marié avec la fille d'un prince. Il paraît qu'il a le gousset bien garni et il assistera à autant de fêtes que moi.

Je dois faire un long voyage. On me donne un chantier dans un pays appelé la Syrie. Il paraît que c'est dans le Levant où il se fabrique beaucoup d'échelles. J'espère que l'ouvrage me paiera beaucoup plus par là bas que par ici. On annonce les batailles de coq pour le 17 septembre. Les meilleures oiselles de Mac et de Johnny vont se prendre. Les amis de Mac me disent que leurs coqs rouges ont tous de grands éperons d'acier et qu'ils sont sûrs de battre les coqs bleus de Johnny. La partie sera bien chaude et je ne parierai ni pour un côté ni pour l'autre. On me dit que Delorme ne restera pas longtemps à Bytown à cause des Orangistes qui y font trop de tapage. Il a l'intention de prendre une pension à Québec où les gens sont beaucoup plus tranquilles lorsqu'il n'y a pas de grève. S'il a de l'esprit pour deux sous il ne se mêlera pas des affaires des Irlandais. Sa belle-mère n'aime pas les Orangistes et elle lui a bien recommandé de ne pas leur donner trop de privilèges.

En passant à Québec l'autre jour on m'a appris que le chien de Joly n'était pas encore mort. La pauvre bête a été bien malade le printemps dernier. J'ai de la peine à croire qu'elle vive pendant tout l'hiver prochain.

Je voyage dans un pays diablement ennuyeux. On ne m'y reprendra plus à me promener dans les townships de l'Est. J'ai passé dans un comté où l'on a adopté la loi Dunkin. C'est un règlement qui oblige tous les ivrognes à importer eux-mêmes leur whiskey en esprit et au gallon et de le boire à la maison. Il est strictement défendu d'y ouvrir des auberges. C'est ce qui explique pourquoi il y a plus de pochards dans ce district que dans les comtés voisins. On boit en famille et l'ivrognerie s'y transmet de père en fils. Je ne suis pas entré dans une maison privée sans y trouver une provision de boisson forte pour six



MACKENZIE devant u point d'interrogation.

mois. Quelle drôle de loi que celle de Dunkin !

Le courrier part, je ferme ma lettre, te disant au revoir.

Ton ami,

DUFRESNE.

Waterloo, 19 août 1878.



Jardin Viger, 18 août.

Mon cher CANARD,

Mieux vaut tard que jamais. Depuis une semaine je suis installée avec trois de mes compagnes dans le bassin du Jardin Viger. Mes nouvelles amies sont jeunes, folâtres et aimables sur toute leur personne. Elles font les délices de tous les habitués du jardin par la gentillesse de leurs mouvements et de leurs plongeon. Elles s'accordent fort bien ensemble, excepté au moment des repas où les coups de bec sont inévitables. Ce bel accord entre canes trouve sa raison d'être dans le fait que la Corporation n'a pas placé de jarre dans le bassin. Les bobonnes et les marmots des quartiers St. Jacques et St. Louis sont ravis en extase lorsqu'ils contemplant nos ébats sous les fraîches gouttelettes de la fontaine. Les deux outardes sont moins gaies. Elles sont déjà sur le retour. Elles comptent dix ou douze hivers. Elles sont devenues obèses, podagres, cacochymes et impotentes. L'eau pour elles n'a plus d'attraits. Lorsqu'arrive l'heure de la pâtée, c'est avec une répugnance visible qu'elles se mettent dans leur élément pour se rendre au parterre de la maisonnette où leurs repas sont servis. Elles ont toujours le regard à moitié éteint, languoureux et rêveur. Lorsque le soleil est à son zénith, elles se décident à recevoir une douche pendant quelques heures sous la pluie de la fontaine pour ne pas se laisser rôtir sur le petit quai de pierre où elles passent une grande partie de la

journée. Elles ne cherchent pas notre société et plongées dans une noire mélancolie elles semblent attendre la mort qui les arrachera à cette vie d'ennui et de misères. Je suis certaine que l'an prochain les deux vieilles outardes auront passé de vie à trépas. Ces pauvres oiseaux savent qu'ils sont maintenant à charge à la Corporation.

Je n'ai pas remarqué beaucoup de changements dans le Jardin, sauf un vieux canon de Sébastopole que nos édiles ont fait monter sur un affût bleu porté par des roulettes rouges. On m'apprend que cette pièce d'artillerie ne troublera jamais les échos du quartier et ne fera manquer nos couvées. Je te serre la patte.

Je suis etc.,

LA CANE DU JARDIN VIGER.

ENTRE VOISINES.

La semaine dernière un de nos reporters nous a fourni le compte-rendu de la scène suivante, dont il a été témoin dans le haut de la rue Wolfe.

Les personnages sont mesdames Latendresse et Ladouceur.

La première dit à sa petite fille : — Rose, va chez madame Ladouceur et emprunte lui son fer à repasser, dépêche-toi.

La petite fille obéit et revint sans l'objet demandé.

— Tiens, tu ne l'as pas eu ?

— Elle me dit, murmura l'enfant, qu'elle y verrait lorsque vous lui aurez rendu sa planche à laver.

— Elle a dit ça, l'ingrate. Je vais y voir moi aussi.

Aussitôt madame Latendresse se coiffa un des vieux chapeaux de son mari et, relevant sa robe des deux mains, elle traversa la rue en six enjambées. A chaque pas son visage s'empourpra par degré jusqu'à ce qu'il prit une teinte soleil levant.

Elle entra comme un tourbillon dans la cuisine de madame Ladouceur et se campa devant sa voisine, les deux poings sur ses hanches, tout comme la mère Angot.

— Cré visage que vous êtes ! Comment pouvez-vous avoir l'effronde-

rie de m'envoyer dire des bêtises par ma propre petite fille ? Vous renvoyer votre vieille planche à laver ! Vous avez oublié les patates et la fleur que vous ne m'avez jamais payées.

— Je n'ai rien oublié, mame Latendresse. Vous n'avez pas besoin de prendre de si grands airs en parlant de ma planche à laver. Elle n'était pas vieille. Elle était toute neuve lorsque je vous l'ai prêtée ; elle doit avoir beaucoup vieilli depuis. Vous feriez bien mieux, sergent que vous êtes, de me rendre le quarteron de thé, la tasse de cassonnade et la brassée de bois que je vous ai prêtées lorsque votre soulon de mari vous faisait geler et crever de faim.

— Cré femme crapaude, peut-on mentir comme ça. Vous pouvez bien parler de votre mari. Qu'est-ce qu'est le vôtre ? Un loafer, un courreux, un vieil hypocrite, un ivrogne qui peut avaler une tonne de whiskey sans que ça lui paraisse sur le nez. Tout le monde sait que vous êtes une salope.

— Une salope vous-même, qui est-ce qui a une cuisine bien saie que la vôtre ? J'aimerais bien à le savoir ! Où est votre frère le gambler ? Chez Payette, je suppose.

— Où est votre sœur qui a été deux fois à la cour de police ?

— Ah ! cré vieille peau que vous êtes, pouvez-vous parler comme cela ? Quand on habite une maison de verre on ne jette pas de pierres aux autres. Votre fille est la plus grande "bommeuse" du faubourg. Elle veut faire sa demoiselle avec des plumes de coq à son chapeau, une robe de soie sale sur des jupons pourris. Elle essaie d'enmieller le garçon de M. Ladébauche ; mais sa mère est trop fine pour le laisser marier avec votre fille. Son biscuit est fait dans ce coin-là.

— Vous en connaissez bien gros sur mes affaires, cré femme v'nimeuse. Vous en savez bien long sur ce qui se passe chez vos voisines. Vous engueulez tout le monde du quartier. Il est temps que chaque femme respectable cesse de vous fréquenter. Quant à votre vieille planche à laver, pour laquelle je ne donnerais pas deux cents, je vais vous l'envoyer de suite ; j'aurai bien soin de ne pas y laisser de savon comme j'avais coutume.

Madame Latendresse enfonça son chapeau sur sa tête et était rendue au milieu de la rue, lorsqu'elle reçut le dernier trait de sa voisine :

— Sauve-toi, cré tison d'enfer. Tout le monde sait ce qu'est une femme qui retousse en plein jour sa robe jusqu'aux genoux !!!

LA MOLSONINE.

ELIXIR VEGETAL CANADIEN.

C'est un composé extrait de patates et d'avoine. C'est le remède de la nature. La Molsonine est par faitement inoffensive et ne cause aucun mauvais effet sur le système. C'est un remède nourrissant et fortifiant. Elle agit directement sur le sang. Elle calme le système nerveux ; elle procure un bon sommeil ; c'est une grande panacée pour les vieillards ; elle leur donne la force, calme leurs nerfs et leur

procure un sommeil doux et naturel, ce qui a été prouvé par plusieurs personnes âgées. Elle est très agréable au goût ; tous les enfants aiment à en prendre.

EXCELLENT POUR LES VERRES.

Lisez les certificats suivants :  
1er janvier 1878.

M. MOLSON,

Cher Monsieur, — Je suis heureux de déclarer que j'ai employé la Molsonine dans ma famille avec les meilleurs résultats. Je la considère comme une excellente médecine de famille. Le plus jeune de mes fils, âgé de 14 ans, après avoir bu deux cents bouteilles de votre elixir s'est guéri d'une soif qui le faisait souffrir depuis le jour où sa mère l'a sevré. L'effet de la Molsonine a été réellement prodigieux chez lui. Aujourd'hui il est bien portant. Il est pensionnaire à l'École de Réforme où il doit passer encore deux ans. Mes deux filles, après avoir goûté à la Molsonine, n'ont jamais pu s'en passer. Aujourd'hui, l'une d'elles est à Ste. Pélagie et l'autre au Bon Pasteur. Quant à moi je ne puis parler en termes trop élogieux de votre elixir. J'étais battu de dyspepsie. Mon estomac ne pouvait rien garder. Un homme de police me recommanda la Molsonine. Après avoir pris la première bouteille, j'éprouvai un soulagement remarquable. J'en bus ensuite deux bouteilles qui me rendirent l'homme le plus heureux du monde. Je pensionne maintenant à l'Hôtel Payette où je digère facilement le "skelly" et les autres pièces du menu. Je recommande au public d'essayer ce remède car c'est une véritable bénédiction.

J. B. BOIS SEC,  
Hôtel Payette.

Lisez la lettre suivante d'un jeune Polonais :

A M. MOLSON,

Cher Monsieur, — Dans l'intérêt de l'humanité souffrante je crois devoir livrer à la publicité une guérison prodigieuse opérée par votre Molsonine. Le lendemain du Jour de l'an je me suis réveillé en proie à une irritation catarrhale des bulbes pileuses, en langage vulgaire j'avais un affreux mal de cheveux. Il m'était impossible d'aller vaquer à mes occupations. Un ami me conseilla de prendre deux ou trois verres de votre préparation. Je bus de la Molsonine, je fus guéri radicalement. J'en ai continué l'usage. Aujourd'hui j'en prends deux bouteilles par jour, je ne puis boire d'autre liquide. Mes affaires ont toujours prospéré depuis. Mon patron m'a donné congé et je travaille au compte du gouvernement qui me donne son contrat pour casser de la pierre dans la cour d'un grand édifice au pied du courant.

G. GUEULEAUWHISKI.

A M. MOLSON,

Cher Monsieur, — Ceci est pour certifier que je recommande votre Molsonine dans les maladies des yeux et que j'ai obtenu des guérisons étonnantes. Je ne vous citerai qu'un cas. Je fus appelé le printemps dernier pour donner les



A TROIS-RIVIERES.

JOLY—Oh ! cette famille Turcotte ! ! ! Aurai-je assez de bouillie pour les empêcher de crier ?

soins de l'art à un commis de la rue Notre-Dame qui souffrait depuis nombre d'années d'une cécité presque complète. Son mal avait tellement empiré que je lui avais conseillé de prendre des leçons de violon de Prume afin de pouvoir gagner sa vie en jouant pour le public près du monument Nelson. Un jour je vis une de vos annonces et je suggérai à mon patient de prendre de la Molsonine. Dans un mois il absorba le contenu de 149 bouteilles. Lorsqu'il débouchait la 150ème ses yeux se désillèrent et sa vue se développa avec une finesse extraordinaire. Il voyait plus qu'aucun homme à Montréal, il voyait même des choses que ses amis avec une vue très exercée ne pouvaient pas voir. Par exemple il voyait dans sa chambre à coucher des araignées, des crapauds, des couleuvres et une foule d'autres petits animaux. Il voyait même de l'esprit dans le "Courrier du Canada." Je ne saurais trop recommander l'usage de la Molsonine aux personnes qui souffrent de la vue.

Tout à vous,

DOCTEUR O. S. COXIS.

La Molsonine est préparée par M. Molson au pied du courant.

En vente chez tous les épiciers et aubergistes des villes et des campagnes.

LES FACHEUX DU VOYAGE.

Molière dans une de ses comédies les moins citées, ce qui ne prouve pas que ce soit la plus mauvaise, a groupé, sous le nom de "fâcheux" une plaisante collection de ces types d'importuns que l'argot moderne a baptisé du nom de "gâneurs."

Mais comme nous ne sommes pas en progrès pour rien, l'espèce s'est perfectionnée et multipliée, à tel point qu'elle a envahi peu à peu nos maisons, nos promenades, nos théâtres, et surtout nos chemins de fer.

Oh ! les "fâcheux du voyage" ! La pire race de toutes ! la plus abominable des persécutions !

Vous êtes, vous huitième, ou dixième, — dans un compartiment.

Vous avez à souffrir déjà de la fatigue, du dérangement de vos habitudes, de la suffocation, de ceci, de cela et du reste.

C'est déjà trop.

Arrive en surcroît le fâcheux, protégé multiple, caméléon aux innombrables couleurs.

Celui-ci, c'est le monsieur qui a besoin d'air.

Nenni, ne parlez pas d'autres choses. Il a besoin d'air, c'est sa position sociale tout le temps qu'il roule dans un wagon.

Pour satisfaire ce besoin, il choisit de préférence le moment le plus froid de la nuit, l'heure où vous commencez à sommeiller.

Tout à coup vous sentez une bise aigrelette se glisser sous votre patelot, vous vous réveillez en éternuant.

Hatch !..... Hatch..... Pardon monsieur, seriez-vous assez bon pour fermer un des deux côtés ?

—Monsieur, j'en suis bien fâché, mais j'ai besoin d'air.

—C'est que cela fait du vent coulis.

—Désolé !

—J'ai ma femme malade et je craindrais.....

—Changez de wagon, si vous voulez, mais j'ai besoin d'air ; chacun pour soi en voyage.

Comme pendant au précédent voici le "monsieur qui a peur de s'enrhumer."

Celui là, pour être bien sûr qu'on n'ouvrira pas la portière, saisit en partant la lanterne de cuir qui en fait mouvoir le carreau et ne la quitte plus.

Mettez-en un à chaque coin et vous êtes sûr d'une apoplexie par suffocation à moitié chemin.

Cet autre est le "voyageur qui connaît tout."

Monsieur auriez-vous l'obligeance de changer de place avec moi, afin que je puisse être auprès de mon ami ?

—Non, merci, je la connais, c'est pour moi faire aller à reculons.

—Ah ! nous approchons des mon-

tagnes..... Il paraît que le point de vue devient superbe.....

—Peuth ! superbe ! On la connaît ! Quand on a vu les buttes Montmartre, il suffit de se les représenter une centaine de fois plus grosses pour avoir le Mont Blanc.

—Descendez-vous au buffet ?

—Les buffets ! on les connaît. Des empoisonneurs patentés... J'ai emporté de Paris mon affaire... une tranche de saucisse à l'ail !

Ce quatrième comme contraste, est le "voyageur qui ne connaît rien."

Malheur à vous si vous êtes son voisin. Vous n'aurez de repos ni jour ni nuit.

—Monsieur, quelle est cette ville ? Savez-vous dans quel département nous sommes ? A quel heure arrive-t-on à Dijon ?

..... Est-ce dix minutes ou onze minutes d'arrêt pour Dijon ? Voulez-vous me prêter votre indicateur ? A quel hôtel me conseillez-vous de descendre ? Quel est ce clocher pointu ? ... Sont-ce des champs de colza ou de sarrasin ?

Un questionnaire vivant et parlant sans relâche !

En voici quatre.

Ils sont cent, deux cent mille ! C'est le monsieur qui vous entretient, pendant 1,240 kilomètres, des bons de loterie et de l'avenir des haricots verts qu'il compte, au retour, semer dans sa propriété de Saint Cloud.

C'est le monsieur de mauvais augure qui nous annonce que le train va passer dans un endroit où se sont déjà produits cinquante accidents, on vous avertit qu'il y a une épidémie de fièvre typhoïde dans la ville où vous allez.

C'est un farceur qui fait des calembourgs et imite feu Grassot pour tromper les lenteurs de la route ; — celui que la fumée incommode, mais qui prise pendant tout le parcours, dans les yeux de ses voisins ; celui qui ..... On n'en finirait pas, — surtout si après ceux qui on passait à celles qui...

Mais la galanterie s'y oppose. Je termine donc.

Le ciel vous préserve, lecteur, des fâcheux de la locomotion, et puissiez-vous, au retour de vos excursions de cet été, ne pas dire avec un humoriste :

"Le voyage, oui !... une chose charmante, s'il n'y avait pas de voyageurs !"

PIERRE VÉRON.



COUACS.

On lit dans le "Nouvelliste" de Québec :

"La période électorale dans laquelle la province de Québec est entrée, nous ménage comme d'ordinaire, un déluge de suppositions, d'hypothèques plus ou moins baroques."

Le mot "hypothèques" est bien trouvé, car nombre de candidats grèveront leurs immeubles pour payer leurs frais d'élection.

Le recorder de Québec a fait arrêter un homme de police qui ne l'a pas sauvé sur la rue !!! Oh là là !!! Que fait la société de la colonisation de Québec pour peupler les terres fertiles du Lac St. Jean ?

Une bonne blague que nous cueillons au "Dominion Theatre." Hogan parle de sa pension. Il y a, dit-il, un gros chien qui est très utile dans la maison. Les pensionnaires essuient dessus leurs couteaux et leurs fourchettes pendant toute la semaine. Le samedi soir on lave le chien et ça fait de la soupe pour le dimanche.

Le lac dans lequel tombe le Niagara sera bientôt desséché, puisque "l'on tarit eau" (l'Ontario !)

A... est un de nos élégants à bonnes fortunes qui, en dépit des cosmétiques et des teintures de toute sorte, ne parvient plus,—à son grand désespoir—à dissimuler la nuance poivre et sel de sa barbe et des cheveux qui lui restent.

On l'a surnommé saint Laurent. Parce qu'il endure le supplice du "gris."

Pas de rose sans épines :

Abrutis, si bien des savants. Parlent de la ROSE DES VENTS, D'en penser voici ce que j'ose : "Les VENTS ne sentent pas la ROSE !!"

Savez-vous pourquoi il ne faut pas toucher un perruquier en train de couper les cheveux à un jeune matelot ?

—C'est une arme-à-feu ; parce que c'est un mousse que tond (mouqueton) le perruquier.

Est-ce assez bête, ça ?

Dans la ville d'Halifax vivait un avocat, fin, subtile et rusé comme un renard. Un Indien de la tribu des Micmacs, appelé Simon, lui devait une somme d'argent. L'avocat avait attendu longtemps pour le magot. Il perdit enfin patience, et il menaça l'Indien d'un procès et de la prison. Le pauvre homme rouge eut peur, et apporta l'argent à son créancier. L'Indien attendit pensant que l'avocat écrivait un reçu.

—Qu'attends-tu ? lui demanda l'avocat.

—Un reçu, dit l'indien.

—Un reçu, répliqua l'avocat, un reçu ; que fais-tu d'un reçu ? Peux-tu comprendre la nature d'un reçu ?

Dis moi ce que tu en feras et je te le donnerai.

—Supposons moi mourir ; moi aller au ciel ; moi trouver la porte fermée ; moi voir l'apôtre Pierre ; il dit : Simon, que veux-tu ? moi dire, veux entrer ; moi dire, as-tu payé cette argent à M. J. ? Que ferai-je moi pas avoir de reçu ! j'aurais à parcourir tout l'enfer pour vous trouver !

Il eût un reçu !

Quelle drôle de chose ! Il est impossible de retrancher la dernière syllabe de Bucharest !!! Supprimez-là, vous obtiendrez pour résultat le mot Bucha. Donc, "Bucha reste" toujours et malgré vous !!!

Nous ne reproduisons le mot suivant que parce que nous l'avons entendu, de nos oreilles entendu.

Un monsieur se présente place du Carrousel dans l'enceinte réservée au ballon et s'étonne que le public ne soit pas admis plus vite dans la nacelle.

On lui fait observer qu'il faut attendre la décision de la commission chargée de veiller à la sécurité complète des voyageurs.

—Peuh ! qu'est-ce que cela fait répond le solliciteur, je voudrais un billet pour ma belle mère.

On nous communique l'original de la lettre suivante :

Prescote, le 14 Juillet 1878.

Madame, — Je vaix prandre le temps de vous écrire quelle que mots pour vous donné connes cause de notre santé qué est train bonne. Je souette que la présente de ma lettre vous trouve aussi bien quelle vous lesse.

Je vaix vous parle quelle que mots de votre petis gairson ils san nui pas il parle pas de vous haute dutoux, jé pense que je retourneré vous voirre Jeudi prochain on sé bien randus à notre voyiage.

Il a donne boucoux de plaisirre an montemps sur le stimbaute a faulu qui venait voirre partoux de qui trouvaix de pas de son goux il leur disai lé mateloux on veux un Plaisirre Chermant avec il a passe pour un petit gairson semairte il pran boucoux de plaisirre (M..... X.....) vous remaisi bien de votre présan que vous iavé fait.

Il dise que je sui pauvre ge boucoux de vache et de chevaux il voudraix quon renaix tiré lé vache quatre fois par jours pour boirre de laix chaux son nonque [A... G...] est venus le voirre il la un vité dallé le voirre pour mordre dans le nénane et dans le zorange.

Je termine ma lettre an vous zanbraissan de toute notre cœur je sui pour la vix votre Petis gairson.

Jos. V.....

La grande assemblée qui a eu lieu Mercredi soir sur la Rue Ste. Catherine a attiré une foule considérable au Restaurant Populaire de M. J. B. H. Gariépy, No. 600, Rue Ste. Catherine, tellement qu'il a fallu deux nouveaux commis pour servir tout ce monde. Voilà ce que c'est que de vendre de bonnes marchandises.

Les nombreux amis de M. P. Rivard apprendront avec plaisir qu'il a ouvert un magnifique hôtel avec restaurant au No. 20 rue Bonsecours.

M. Rivard est bien connu du public voyageur et nous ne doutons pas que sous peu il aura une immense clientèle. Voir l'annonce.

Le 17 du mois prochain la nomination des candidats aura lieu à Montréal pour les élections du Parlement Fédéral. Les deux partis se sont entendus pour se rendre au poll avec des chaussures achetées chez MM. Bergeron-frères, No. 602, Rue Ste. Catherine. C'est la seule place où les électeurs peuvent se chauffer à bon marché. L'ouvrage y est toujours garanti.

Pour économiser votre argent achetez vos chapeaux et pelleteries chez MM. Perrault et Cie., magasin Bleu, Blanc, Rouge, No. 628, Rue Ste. Catherine. M. F. X. Perrault l'un des propriétaires bien connus du public pour avoir été 14 années chez M. Brahadi et M. Jos. Deschatelets aussi bien connu de ses nombreuses pratiques ; ces deux personnes sont une garantie suffisante que le public obtiendra toujours satisfaction, car leurs prix sont certainement plus bas que partout ailleurs.

Le CANARD recommande l'établissement de M. J. W. Lamontagne, marchand-tailleur, No. 299, rue St. Laurent, pour le bon marché, la bonne qualité des marchandises, la coupe élégante, le fini et la solidité de la confection des habits, des gilets et des pantalons.

Aux personnes qui sont particulières sur le choix de leurs vêtements nous recommanderons l'étal privé de Charles Meunier, coin des rues Vitre et St. Dominique. Tous savent que jamais M. Meunier n'a mécontenté une pratique. Prix très modérés.

Si votre digestion vous fatigue et si vous souffrez de débilité, prenez de suite du vin de Quinine de Campbell. C'est le seul véritable vin de Quinine recommandé par les sommités de la science médicale. Il est préparé avec le sherry le plus pur. En vente chez tous les épiciers respectables.

Lorsque le Marquis de Lorne, le gendre de notre Gracieuse Souveraine arrivera à Montréal l'automne prochain, il s'extasiera indubitablement sur la manière dont les Canadiens se chaussent. Il apprendra alors que les meilleurs chaussures s'achètent à très-bon marché chez M. Avila Peltier, No. 631, Rue Ste. Catherine.

#### A LOUER

Une grande salle, convenable pour club, réunion de société, etc, au-dessus des Bureaux du CANARD S'adresser à MM. E. Mathieu et frère, épiciers, 77, rue Notre-Dame.

REBUS No. 33.



Explication du dernier rébus : On apprend à tout âge. On apprend à Tout Âge.

## THEATRE DOMINION

WOOD & WEST..... Régisseurs.

Ouvert tous les Soirs.

Grandes Représentations de Variétés.

Prix d'admission, 15c, 25c et 35c.

Matinée chaque SAMEDI, à 2.30 P.M.

Changement de programme tous les LUNDIS et JEUDIS.

Admission, 15c.

25 Août.

47

## Frs. X. LeCavalier & Cie.

293, RUE ST. LAURENT,

MONTREAL.

Les dames trouveront à ce magasin le plus beau choix désirable de grenadines, mousselines, brillantines, toiles à robes, étoffes à robes, alpacas noirs, chapeaux, fleurs et plumes, à des prix tellement bas qu'ils défont toute compétition. Pour les Messieurs, nous avons un riche assortiment de draps, casimires français et anglais, tweeds anglais, écossais et canadiens, etc., etc.

Nous avons un dépôt spécial des excellents tweeds de la fabrique de St. Bruno.

Nous pouvons également offrir aux messieurs un choix magnifique de lingerie.

Le tout vendu à une réduction extraordinaire.

FRS. X. LECAVALIER & CIE.,

293, Rue St. Laurent,

Coin de la Rue Mignonne, Montréal.

## HOTEL RIVARD

No. 20, Rue Bonsecours.

Cet Hôtel est un des meilleurs de la ville.

La maison vient de subir de grandes améliorations dans un genre tout nouveau. Il y a des chambres pour au-delà de 100 personnes.

Les Vins sont de premier choix et la table est servie des primeurs de la saison. La cour est des plus spacieuses et il y a des Remises pouvant contenir au-delà de 30 chevaux.

Les Commerçants de Chevaux trouveront toujours tout ce qui pourrait leur être utile et nécessaire.

La politesse et l'attention des employés rendent le séjour de l'Hôtel un des plus agréables pour les voyageurs.

Le prix est des plus réduits.

Un Opérateur de Télégraphie fait partie de l'Établissement.

23 Août 1878.

47

## RESTAURANT FRANÇAIS.

### MAISON ST. DENIS

C. GREGOIRE, Agent.

42 et 44, Rue Bonsecours, et 97 Rue du Champ-de-Mars, Montréal.

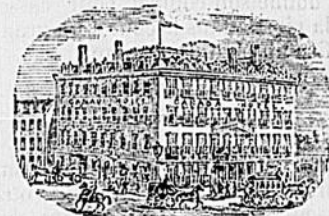
Le menu qui est très varié est préparé par un cuisinier français qui donnera toujours satisfaction au public.

Les liqueurs sont de premier choix.

Prix modérés

17 août.—46.

## HOTEL DU CANADA



Rue St. Gabriel, Montréal.

GODIN, MONDOU & Cie.,  
Éditeurs-Propriétaires.